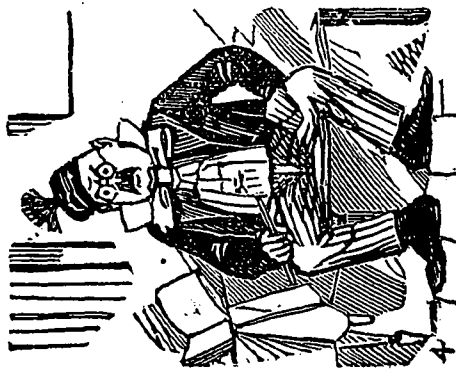


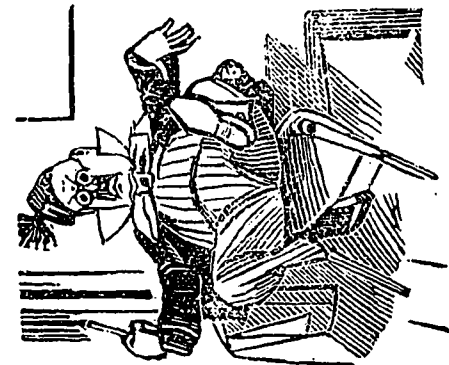
LES DEUX MUSICIENS : ou Le premier et le second étage d'une maison de pension.



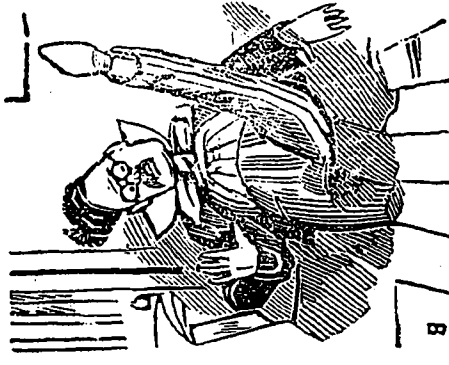
1



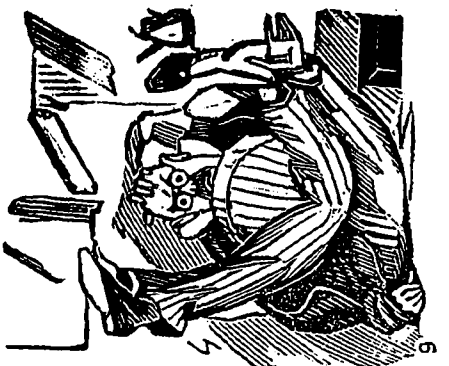
2



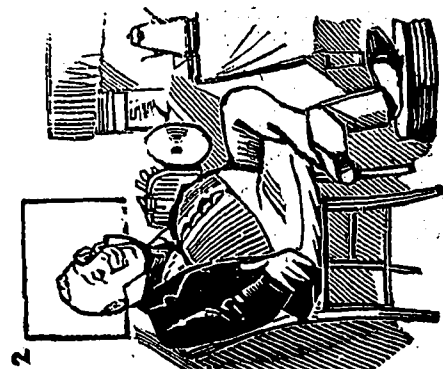
3



4



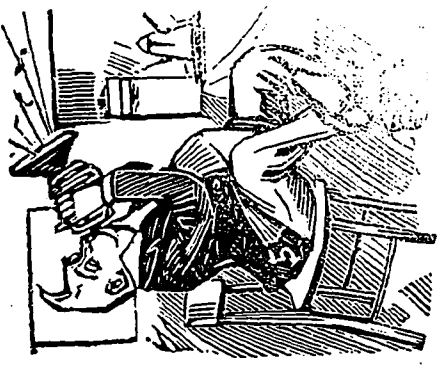
5



6



7



8



9



10

1. *M. Flutard du 2ème étage.* — Ah ! Je crois que je vais pratiquer un peu ce matin. — Qu'est-ce que ce bruit par la mordiable ? — Qu'est-ce que ce bruit par la mordiable ? — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 2. *M. Flutard du 1er étage.* — Qu'est-ce que je jouerais bien ? Oh ! la "Marche de mon grand-père." C'est ça !
 3. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 4. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 5. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 6. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 7. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 8. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 9. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !
 10. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !

Viellies chansons.

VIELLIES chansons, gais refrains amoureux ou bachiques, fions sautillants qui'aves charmé nos grands-pères et nos grands-mères, vous êtes bel et bien enterrés dans la nuit du passé ! Tout récemment on a tenté de vous exhumer. Maie en dépit des efforts de quelques gens de goût que révoltent les turpitudes que l'on dégoise à présent, ô viellies, chansons ! cette tentative suprême n'a point réussi. Vous êtes mortes à jamais, comme les lèvres qui vont ont fredonnées, comme les yeux que vous avez pailletés de lueurs de folie joyeuse, ou vous avez fait rouler quelque larme attendrie.

C'est ainsi, ne vous plaignez pas, mes pauvres viellies filles ! Chaque chose a son temps. Les chansons aussi. Tout passe tout lasse et tout casse. Ce qui faisait pâmer hier paraît lugubre aujourd'hui, et ce qui met en liesse aujourd'hui dégoûtera demain — par bonheur.

Seulement qu'il me semble qu'on a été dur envers vous, en constatant que vous étiez trépassées et que rien, pas même les encouragements de M. Sarcey, ne pouvaient vous rendre un peu de vie. A la pénible et triste constatation, l'on a cru devoir ajouter l'insulte.

C'était trop.

Un jeune écrivain de beaucoup de talent s'est chargé de cette vilaine besogne. Sans barguigner, avec la fougue qui caractérise la grande jeunesse, "presomptueuse parce qu'elle n'a pas été humiliée par la vie", il a déversé sur votre tombe deux colonnes du *Figaro*, deux colonnes bien remplies d'épithètes injustes et pas toujours bien venues. Avec une rare félonie, il a choisi quelques extraits, pas les meilleurs, bien entendu, il a dit avec toute l'autorité qu'il possède : Voilà ce que c'était !

Collé, Désauguiers, Panard, Béranger, vous avez un rude ennemi, en M. Jean Ajalbert. Tudieu ! comme il vous nettoie en cinq sec ! Ni esprit, ni verve, maltraitant la langue, ignorant la rime, et plat, plat ! C'est-à-dire que la platitude même n'est rien à côté de vous. Vraiment il fallait que les générations que vous avez charmées fussent bien stupides, les malheureuses ! Il est vrai de dire, à leur décharge, qu'elles étaient bien forcées de se contenter de ce qu'elles avaient.

Elles ne connaissaient point les divins chansonniers qui nous ont donné l'*Amant d'Amanda*, l'*un pied qui r'mue*, *Titiine vend de la chandelle*, *En revenant à la Revue*, et tant d'autres délicieuses chansonnettes où l'art le dispute à la finesse des pensées. Ah ! combien cela vaut mieux que le *Roi d'Yvetot*, *Ma grand-mère*, *Monsieur le sénateur*, *Madame Grégoire* ! Combien cela est supérieur à *Ma vigne*, aux *Beufs*, aux *Sapins*, à *Mère Jeanne*, au *Chant des Ouvrières* ! Est-ce que ces deux vers :

Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

ou ceux-ci :

Au matin ma vigne en sa fleur
D'une fillette à la paleur.

avaient le seul que voici :

Moi j'cass' des noisset's en m'asseyant d'sus

Eh ! mais, ce n'est pas possible. Ce sont là des vers de Pierre Dupont, et c'est un grand poète. Vous faites erreur. Jamais personne n'a pu écrire que le chanteur des paysans n'était qu'un mirlitonnier ! va s'écrier le lecteur. Pardon, je vous assure que ça été écrit, par Jean Ajalbert, poète lui-même, et poète très subtil, très délicat. Jalouse de métier, alors ? Que non pas ! L'œuvre de Pierre Dupont — je lui passe Béranger, vous voyez que je suis bon prince — est très sincère. D'ailleurs n'aurait-on être jaloux de ce que l'on méprise ?

Mais voilà, Pierre Dupont était simple, sa poésie coulait de source ; il la frappait dans de beaux vers harmonieux et sonores, sans fioritures, et le modernisme ou le décadentisme des rimeurs nés d'avant-hier, adore la fioriture. Si un vers n'est pas un tantinet incompréhensible, il n'a pas la moindre valeur. Or, Dupont est clair comme le pur cristal, accessible à l'entendement de tous ; il n'est pas névropathe et maligneux. Donc, c'est un pas grand-chose en littérature. *Il ne compte pas.*

Ô viellies chansons, et vous vieux chansonniers, ne vous alarmez point trop. Nombre de vos détracteurs seront tombés dans le noir oubli qu'on parlera encore de vous, ne fût-ce que pour en médire. Et comme beaucoup de gens, un peu bébêtes sans doute, puisqu'ils ne sentent pas les beautés de la décadente littérature, je vendrais, pour ma part de gloire avoir rimé l'un de vos couplets ; celui-ci par exemple, si médiocre soit-il en son enthousiasme bachique :

Lorsque dans la cuve sacrée,
Le raisin devient la liqueur
Dont notre gorge raturée
Fera jaillir un chant vainqueur,
Je bénis les chères mémoires
Des bons ancêtres au cœur pur
Qui, pour charmer nos heures noires,
Ont planté des cepes sous l'azur !

La politique au "Tintamarre"

Paris est la ville des scies. Il en voit naître tous les jours. C'est à donner des calvities, Aux pèlerins de peau d'ours. Seigneur, que de péripéties, Que de potins, que de discours ! Pourtant le temps des facéties Ne devrait pas durer toujours. Après Guillaume et le kronprinz, Wilson-Limousin dont on grince, Après Tirard, vieil horloger, Hélas ! du fond du Puy-de-Dôme, Bien loin de la place Vendôme, Voici revenir Boulanger !

Enfin, que lui reproche-t-on A Boulanger, ce militaire Que l'on mènerait au bâton, Si l'opinion laissait faire ? Voyons, ministres de carton. Voyons, président très austère, Austère à dégoter Caton, Expliquons-nous sur ce mystère : Vous voulez voir un dictateur, Peut-être un futur empereur, Dans ce général populaire ; Mais, cochers du char de l'Etat, Boulanger n'est qu'un bon soldat D'un patriotisme exemplaire !

« Indifférent aux actions Dont l'éclat apporte la gloire, J'aurai des satisfactions Que ne donne pas la victoire, Si, dans mes populations, Mon règne, de façon notoire, Répond des bénédictions Dont me tiendra compte l'histoire. » Tels sont les mots que Frédéric Vient d'envoyer — ou presque sic — A son Bismark en un message. Pour un empereur allemand Ecrivain à l'ogre gourmand, C'est bien trop beau, c'est bien trop sage

Monsieur Carnot, en président, Veut visiter toute la France. De l'orient à l'occident Il veut entendre sa souffrance. Il espère, même à Sedan, Un accueil plein de déférence. Mais, hélas ! le Français ardent A parfois la rancune rance. Il aura bien des agréments De Lille à Pau, de Tulle au Mans, Dans la Perche, dans le Bocage, S'il peut ouïr, sans enragier, Les cris de : "Vive Boulanger !" Tout le long de son long voyage.

La succession d'une vieille fille.

UN VIENNT de procéder à Richmond, comté de Berkshire (Massachusetts), à l'inventaire de la succession d'une vieille fille, morte récemment dans cette localité, miss Catherine Peirson, qui passait, à juste titre, pour une originale.

Miss Peirson était peut-être la femme la plus connue du comté de Berkshire. On la savait riche, et elle ne manquait jamais de se montrer aux expositions de bétail et aux foires du comté dans des toilettes extravagantes, ou du moins que l'on considérait comme telles, parce que l'on ignorait généralement qu'elles avaient été à la mode, il y a cinquante ans.

De plus miss Peirson était couverte de diamants d'une grande valeur, mais tous avec des montures anciennes.

Aussi miss Peirson faisait-elle sensation chaque fois qu'elle se montrait en public attifée comme au temps de ses aïeules, et elle paraissait éprouver le plus grand plaisir en voyant la curiosité qu'elle éveillait, surtout parmi les jeunes femmes.

Aussi s'attendait-on à faire des trouvailles extraordinaires lorsque sa succession s'est ouverte, et cette attente a été plus que justifiée. En effet l'inventaire montre que la défunte a laissé, à la grande joie de ses héritiers, la jolie fortune de \$450,000 tant en propriétés foncières qu'en bons du trésor et autres valeurs toutes aussi sûres. Mais les braves magistrats du comté de Berkshire, chargés de faire l'inventaire, ont failli y perdre la tête et finalement, ils ont dû renoncer à faire l'estimation du mobilier et surtout de la garde-robe de la défunte.

La garde-robe, notamment renfermait entr'autres choses, une collection de 50 chapeaux, des différentes modes qui se sont succédées depuis cinquante ans ; 70 châles, également différents et dont plusieurs sont très précieux ; enfin toute une série de toilettes complètes en satin, soie, velours, etc., la plupart de modes oubliées depuis longtemps, y compris pour chaque costumes des ombrelles et des gants assortis. Il y avait, affirme-t-on, dans la garde-robe de miss Peirson de quoi monter une exposition rétrospective et complète de différentes toilettes qui ont été à la mode aux Etats-Unis depuis plus d'un demi-siècle.

Dernier détail, la défunte avait fait collection de tous les flacons, fioles et pots de remèdes qu'elle avait pris pendant sa vie. Il y en avait 300 soigneusement vidés, nettoyés, mais avec leurs étiquettes intactes, et enveloppés chacun dans un magnifique papier blanc satiné.

DE CRIEL.